

Conférence de Jean-François Malherbe sur l'entraide syndicale organisée par la FTQ, le 30 janvier 2007

Cette conférence porte sur la nécessité d'un réseau de délégués sociaux dans les milieux de travail et je contribuerai à cette réflexion par ma conférence dont le titre est « l'importance de s'occuper de l'humain dans notre société moderne ». Alors je vais vous faire faire une petite excursion philosophique, mais rassurez-vous je ne vais pas trop décoller et me mettre dans le pelletage de nuage. Je vais commencer par quelques remarques sur les relations d'aide parce qu'au fond, des délégués sociaux, ce sont des gens qui sont engagés dans des relations et je crois que ça vaut la peine de réfléchir à la question de savoir ce qu'est une relation d'aide et comment ça se passe. Le fait de prendre un peu de distance ça peut aider à la vivre mieux. Dans une deuxième partie sur le contexte social actuel des relations d'aide, qui est un contexte assez difficile que je tenterai de décrire, je tenterai de décrire trois maladies graves de notre société qui font précisément que les symptômes de ces maladies apparaissent chez les gens qui ont besoin d'aide.

Et pour conclure, ou en troisième partie, mais plus brève, j'aborderai aussi quelques remarques sur la façon de déjouer les pièges, justement de cette société malade. Bien sûr, comme Henri Massé l'a annoncé, je me place du point de vue de l'éthique, mais en essayant de ne pas trop décoller des pratiques qui sont les vôtres.

Quelques remarques sur les relations d'aide

D'abord, qu'est-ce qu'une relation d'aide? Je vous dirais que c'est la relation humaine fondamentale. Pour moi, tous les humains devraient être les uns avec les autres par l'intermédiaire des plus proches de chacun dans des relations d'aide mutuelles parce que c'est ça le tissu de la vie, c'est ça le tissu social, c'est ça l'entraide. C'est ça qui fait que quand une toiture s'en va aux vents dans un village, et bien, on fait une corvée pour remettre une toiture sur la bâtisse et tout le monde s'y met. C'est une image évidemment, mais elle est assez parlante, je pense. Au fond, ce que nous avons à faire dans la vie, chacun d'entre nous, c'est de finalement devenir nous-même, c'est de devenir soi. Et

de devenir soi, ce n'est pas évident, parce que souvent, on vit notre vie pour faire plaisir aux autres; on vit notre vie pour répondre à ce qu'on croit que les autres nous demandent plutôt que pour développer vraiment notre être le plus profond. Et pourtant, développer notre être le plus profond, c'est quelque chose qu'on ne peut pas faire tout seul, qu'on ne peut faire que dans une relation avec autrui.

Je prendrai une image qui vous paraîtra peut-être un peu forte, il faudrait que tour à tour nous soyons, la femme qui accouche et la sage-femme ou l'obstétricien, si vous voulez. Et je dirais la parturiente et l'assistante et je dirais le parturient, si je n'avais pas peur de faire rire de moi en mettant au masculin un mot qui n'est habituellement que féminin. Alors, une relation d'aide est un cas spécial de la relation humaine fondamentale lorsque l'un des deux a vraiment un besoin d'aide urgent et que l'autre est institué pour lui apporter cette aide. Donc, dans une relation d'aide de type professionnelle, il y a une asymétrie qu'il n'y a pas dans la relation d'aide sociale normale, dans une relation d'entraide. Tout comme l'ont démontrés la vidéo et les témoignages de ce matin, la relation d'aide c'est souvent un accompagnement. Vous n'avez peut-être pas l'habitude de décomposer les mots français pour comprendre les parties qui les composent, mais dans « accompagnement », il y a des mots latins, et parmi ce mot, il y a « *cum* » qui veut dire avec et « *pagne* » qui veut dire le pain. Donc l'accompagnement, c'est quelque chose comme aller avec quelqu'un sur un chemin jusqu'à pouvoir partager le pain avec cette personne. C'est-à-dire au fond jusqu'à avoir restauré et aidé l'autre personne à se restaurer dans sa propre fierté, dans sa propre identité, dans sa propre force de vie. Alors pour moi, la relation d'aide, c'est quelque chose qui pose beaucoup de problèmes, non pas des problèmes qui seraient des objections à les vivre, mais des problèmes qui sont liés à des précautions à prendre pour les vivre bien.

Qui dit qui a besoin d'aide?

Je travaille beaucoup en éthique de relation d'aide avec des assistants sociaux, des éducateurs de rue, des policiers, des éducateurs tout court, peu importe, et une des questions qu'on pose souvent et j'imagine que vous avez dû l'entendre dans les formations qu'on donne aux délégués sociaux : qui dit qui a besoin d'aide?

Comment on sait qu'on sait que quelqu'un a besoin d'aide? Le cas le plus facile et le plus évident, c'est quand la personne elle-même demande de l'aide.

On a vu un exemple tout à l'heure, d'un travailleur qui vient trouver le délégué et lui dit « j'ai un problème de boisson », c'est vraiment très clair. Mais ce n'est pas toujours aussi clair que ça; parfois ce n'est pas la personne elle-même qui demande de l'aide spontanément. Ce peut être l'état dans lequel se trouve cette personne qui tire un peu comme une petite clochette d'alarme et quelque part, on se dit ce n'est pas normal qu'il soit absent si souvent, ce n'est pas normal qu'il soit malade si souvent et ce n'est pas normal qu'il s'endorme sur son poste de travail. Ça mérite qu'on y réfléchisse.

Et puis, il y a aussi des relations d'aide qui sont désignées par ce que moi j'appellerais « l'establishment » ou bien ici « l'employeur ». Par exemple, qui appelle le délégué? Qui dit : celui-là a besoin d'aide ou celle-là a besoin d'aide? C'est intéressant, mais ça peut être très ambigu, parce que si c'est l'employeur ou « l'establishment » qui dit tel ou tel a besoin d'aide, c'est peut-être juste parce que ça gêne son image de marque de voir un désordre auquel il faut remédier, mais qu'en fait, la véritable difficulté vécue par la personne n'est pas vraiment prise en compte. Donc, il faut déjouer cette ambiguïté-là, passer à travers et rencontrer la personne.

Ça peut arriver aussi que quelqu'un se voit mettre l'étiquette sur le front « a besoin d'aide » puis qu'il n'a pas besoin d'aide du tout. Parce que c'est quelqu'un qui vit sa vie à sa façon, c'est quelqu'un qui est pleinement responsable, un peu original, un peu étrange peut-être; mais moi j'en ai vu beaucoup comme ça dans les départements de psychiatrie ou dans certaines situations très particulières. On m'a raconté qu'une dame vivait sous un sapin, ou une épinette ou je ne sais plus quoi, dans un petit parc d'une ville. Elle vivait là, elle ne mendiait pas, elle n'était pas toxicomane, elle n'était pas alcoolique. Elle vivait avec son petit chien. Elle allait faire ses achats au dépanneur. Elle mangeait toujours la même chose. Elle se couchait en dessous de son sapin; elle s'était fait une petite cabane là-bas, et puis elle ne dérangeait personne. Mais elle dérangeait bien du monde car les enfants du quartier allait lui dire bonjour, allait parler avec elle, puis elle était très gentille, elle n'était pas folle. Et ça

dérangeait certaines personnes. Ça fait que de temps en temps, les policiers arrivaient pour l'amener au poste, pour l'interroger, l'amener en psychiatrie pour voir si elle n'était pas folle, mais non, les docteurs disaient qu'elle était correcte. Mais ça gênait du monde, jusqu'au jour où les autorités communales, on n'a jamais su qui exactement, ont fait couper le sapin. La dame est morte trois jours après. Pas par suicide, elle est morte trois jours après. Elle gênait, mais elle n'avait pas besoin d'aide, mais on en demandait pour elle. Pour éviter le spectacle dérangeant de quelqu'un qui pose des questions qu'on n'a pas envie d'entendre. Me semble que dans les entreprises, j'ai déjà vu ça. En tout cas, dans mon entreprise, l'université, j'ai déjà vu ça plus d'une fois. Donc, ça doit peut-être exister aussi dans d'autres entreprises? Peut-être la personne a besoin d'aide, mais elle a besoin d'aide pour résister à l'aide qu'on veut lui imposer. Ça vous fait rire, mais mourir parce qu'on coupe le sapin en dessous duquel tu t'abrites, c'est grave.

Compassion et vigilance

Il y a aussi un autre point qui est très intéressant, c'est de se demander en quoi consistent les actes, les actes concrets de l'accompagnement : que ce soit quand on me demande de l'aide ou que je pense qu'il faut que j'en propose à quelqu'un ou que je suis mandaté pour en proposer à quelqu'un. La première chose à mon avis, c'est de me demander à moi-même, ce que ça me fait d'être mis dans cette situation-là. Puis, de vérifier, par des regroupements multiples, l'intuition qu'on a sur le type d'aide que la personne a besoin. Ensuite, de toujours s'assurer avec la personne elle-même de mettre des mots sur l'aide dont elle a besoin. C'est-à-dire au fond de ne pas apporter à quelqu'un de l'aide qu'il ne consentirait pas à recevoir ou qui serait différente de celle dont il ou elle a besoin. Autrement dit, il faudrait arriver à se mettre d'accord entre l'aidant et l'aidé sur l'aide qu'il s'agit d'apporter, parce que sinon, on peut bien manipuler du monde en étant généreux et sans le vouloir. Je ne fais pas de procès d'intention à personne, mais ça peut arriver. Et c'est d'ailleurs comme ça qu'on va pouvoir construire une sorte de compassion qui sera en même temps une vigilance; une vigilance toujours nécessaire pour ne pas entrer dans la fusion émotive avec la personne qu'on aide. On ne l'aide pas parce qu'elle est

malheureuse, même si elle est malheureuse; on l'aide parce qu'objectivement, elle a besoin d'aide.

Et donc la relation d'aide, les actes de la relation d'aide supposent évidemment qu'on garde une distance. Non pas une distance arrogante et hautaine, ce n'est pas du tout ça. Une distance empathique, mais une distance. On ne fusionne pas avec l'autre, on ne se met pas à chialer avec l'autre. On peut l'écouter chialer, mais on ne chiale pas avec lui. Puis quand ça va mieux, on peut se réjouir que l'autre rit mais on ne rit pas avec. On reste réservé, empathique, ouvert, sympathique, mais réservé. On ne se laisse pas emporter dans nos émotions propres par les émotions de l'autre parce que sinon, on ne garde pas la distance qu'il faut. Et si on ne garde pas la distance qu'il faut, on manque de vigilance. Et puis, je pense aussi qu'un acte très important de l'aidant, c'est d'accepter les marques de gratitude, quand il y en a que lui apporte l'aidé. Il ne faut pas dire, « ah! non, non c'est rien », il faut dire « merci ». Pourquoi? Parce que quelqu'un qui reçoit de l'aide et qui arrive à dire merci d'une façon ou d'une autre, que ce soit par un petit mot, par un merci dit ou que ce soit par un minuscule petit cadeau ou une petite attention ou un téléphone, c'est quelqu'un qui reprend sa dignité, c'est quelqu'un qui reprend sa force intérieure. Il ne faut pas le contrarier là-dedans, c'est pour ça que vous étiez en train de l'aider. Donc laissez-le vous remercier, ne faites pas les gênés, d'ailleurs en plus, vous les méritez les remerciements. Donc c'est parfois difficile d'accepter d'être remercié, je ne sais pas si vous avez remarqué ça. Et pourtant, c'est bien important et pour vous et surtout pour la personne qui vous remercie. Parce que si vous acceptez ses remerciements, ça veut dire que vous la reconnaissez telle qu'elle s'exprime et ça, c'est fondamentalement important.

Maintenant, que je me suis demandé ce qu'est une personne qui a besoin d'accompagnement, je vais réfléchir un petit peu à qu'est-ce qu'une personne qui en accompagne une autre. Je pense que l'une des conditions pour être un bon accompagnant, une bonne accompagnante, c'est de reconnaître au fond de soi-même, mais aussi parfois devant la personne qu'on accompagne, c'est de reconnaître que oui, aujourd'hui, c'est vrai que je suis là pour t'aider, mais sais-tu que dans ma vie, j'ai déjà eu besoin d'aide. Et puis ça va encore m'arriver d'avoir besoin d'aide. Autrement dit, moi, je ne

suis pas quelqu'un de tout puissant qui peut régler les problèmes de quelqu'un de fragile, on est tous les deux des personnes fragiles. Il se trouve que pour le moment pour moi, ça ne va pas trop mal, et puis pour toi, c'est une mauvaise passe à passer. J'ai déjà eu des mauvaises passes et j'en aurai encore. Et à ce moment-là, j'aurai besoin d'aide. Si on arrive à dire des choses de ce genre-là, ça supprime toute arrogance, ça supprime tout paternalisme ou maternalisme, ça supprime toute condescendance, tout esprit charitable au mauvais sens du terme. Et ça soutient chez la personne qui est accompagnée le sentiment de sa propre dignité car cette personne-là peut se dire à elle-même qu'un jour elle va pouvoir peut-être aider quelqu'un d'autre. Puis elle peut aussi se souvenir qu'un jour elle a déjà aidé quelqu'un d'autre. Et que donc ce n'est pas quelqu'un qui est marginal dans notre humanité, c'est quelqu'un qui est en plein cœur de l'humanité comme nous, parce qu'on a tous un jour ou l'autre besoin d'aide à quelque part. Je pense que c'est un point important. Un autre point très important, c'est que l'accompagnement ce n'est pas l'amitié, mais ça je suis sûr qu'on vous l'apprend aussi dans les formations. Parce que l'amitié entre 2 personnes, c'est un accompagnement mutuel gratuit. C'est mutuel, c'est réciproque. Dans une relation professionnelle d'aide, l'accompagnement n'est pas mutuel, pas réciproque, il est asymétrique, il va provisoirement dans un seul sens. Il y a quelqu'un qui a besoin d'aide, il y a quelqu'un qui est désigné pour lui apporter cette aide. Et il ne faut pas oublier cela, ne pas négliger cette asymétrie.

Être l'auteur du scénario de sa vie

Maintenant, est-ce qu'on pourrait prendre quelques instants pour réfléchir à la nature profonde de l'acte d'aider. Qu'est-ce que c'est que cet acte d'aider? Quand on aide quelqu'un, au fond du fond on l'aide à quoi. Et bien je répondrais, bien sûr en surface et en demi-profondeur admettons, on va aider la personne à surmonter son malheur ou à sortir d'une situation d'endettement, ou à entreprendre la thérapie adéquate par rapport à sa toxicomanie. Bien sûr, ça c'est les objectifs sociaux clairs, on y va. Mais à travers ça, qu'est-ce qu'on fait? À travers ces différentes formes d'aide qui peuvent être apportées à différentes formes de besoin d'aide, qu'est-ce qu'on fait? Et bien, on essaie de cultiver chez l'autre le sujet. Qu'est-ce que

c'est qu'un sujet? Un sujet c'est quelqu'un qui dit « je », je ne parle pas de sujet du roi. Le sujet du roi, ce sont les gens qui dépendent de lui, ce n'est pas ça que je veux dire, je parle du sujet au sens philosophique du terme. C'est quelqu'un qui dit : « Je », c'est quelqu'un qui est en train de devenir lui-même. Un jour, il y a un journaliste qui a demandé à une très grande philosophe, une dame du 20^e siècle, qui est morte à New York en 1975, et qui s'appelait Hannah Arendt. Ce journaliste lui a demandé : « Madame, pour vous qu'est-ce que c'est qu'une vie réussie? », belle question. Et Hannah Arendt a répondu ceci, une superbe réponse, écoutez parce qu'elle est subtile : « Un humain commence à réussir sa vie quand en plus d'être l'acteur du scénario de sa vie, il commence à être l'auteur de ce scénario » Alors, on est tous l'acteur de notre vie, forcément, on ne peut pas faire autrement. Mais ce n'est pas toujours nous qui avons écrit le scénario, en tout cas, quand nous étions enfant, le scénario a débuté avant que nous puissions en être conscient et avant que nous ne puissions parler.

J'ai un de mes grands-pères qui a décrété quand j'avais 4 ans, je crois, d'après ce qu'on raconte dans la famille, que j'allais être professeur à l'université. Mais là j'ai 56 ans, et je me demande toujours si je suis professeur à l'université pour accomplir la prophétie de mon grand-père, pour lui faire plaisir. En plus que mon père aurait voulu être professeur à l'université, et à cause de la guerre, pour toutes sortes de circonstances, ça n'a pas marché. Alors vous imaginez le grand-père qui prophétise ça, et le père qui aurait voulu et qui n'a pas pu. Ça me fait une solide réputation sur le dos : ce garçon sera professeur à l'université! Bon, ça, c'est le scénario qu'on a écrit pour moi et apparemment, j'ai joué dans ce scénario-là. À 56 ans, je suis en train de me demander parfois si c'est vraiment mon scénario. Je ne suis pas sûr. Peu importe, ça serait indiscret d'aller plus loin, de vous raconter plus de choses, mais ce que je veux dire par là c'est qu'on nous a tous collé une réputation sur le dos. Une petite fille qui est adorable avec ses petites poupées, on va en faire une mère de famille, ou une institutrice ou une éducatrice. Un petit garçon qui joue bien avec des blocs, vous voyez c'est très sexiste mes affaires, on va tout de suite dire, surtout si son père est architecte, il va être architecte comme son père. S'il aime démonter et remonter des autos, on va dire qu'il va être mécanicien comme son père. Vous avez très bien compris de quoi je veux parler. On

commence tous à être conscients, à prendre conscience de notre vie en jouant un scénario qu'on n'a pas écrit nous-même. Et c'est inévitable, on est tous comme ça. Alors le problème, c'est qu'on commence à réussir notre vie d'après Hannah Arendt quand en plus de jouer dans ce scénario-là, on commence à écrire nous-même le scénario. C'est-à-dire, on m'a écrit un scénario dans lequel il faut que je sois professeur à l'université. Au fond ça correspond pas mal à ce que je suis au fond de moi-même. Je continue ce scénario-là, mais je pourrais tout aussi bien dire, non, ce n'est pas du tout ça que j'ai à faire. Moi, c'est de la sculpture sur bois. Puis la sculpture sur bois, je ne suis pas sûr que ça s'enseigne à l'université. Qu'est-ce que je dois faire? Je dois arracher la plume à ceux qui ont commencé le scénario à ma place et puis moi-même continuer le scénario. Et ça veut dire sans doute, un moment donné, s'en aller du scénario premier pour entrer dans un scénario second, dont on ne sait pas la suite parce qu'on est bien tremblant quand on commence à l'écrire parce qu'on ne sait pas comment il va continuer.

Mais ça c'est une vie réussie, et au fond, quand nous sommes dans une relation d'aide, on a affaire toujours à des gens qui sont en crise, c'est-à-dire qui sont à des moments charnières de leur vie, même si c'est très pénible, qui sont à des moments où il y a des choix à faire. Où il y a des discernements et des choix à faire. Et au fond, le critère le plus fondamental pour ces choix-là, c'est : Est-ce que je vais oser écrire moi-même mon propre scénario et le jouer? Alors c'est ça devenir soi, c'est ça devenir sujet de sa propre vie. Et je crois que c'est extrêmement important. Un autre point aussi extrêmement important, c'est quand on est dans la relation d'aide, du côté professionnel, il est très important de vous faire superviser, ou de vous interviser, comme on dit aujourd'hui, pratiquer de l'intervision. C'est-à-dire de pratiquer vraiment la distance critique par rapport aux pratiques qu'on a. Au fond, c'est une formation à la vigilance, à ne pas se raconter de belles histoires fausses, à ne pas se raconter des histoires de générosité mal placée ou des histoires d'élans affectifs qui n'ont pas leur place, même si par ailleurs, ils seraient légitimes en dehors d'une relation d'aide.

Et le dernier point de cette longue liste qui concerne les aidants, c'est que les aidants, les gens qui sont dans les relations d'aide, sont en réalité eux-mêmes leur propre outil. C'est si moi, je suis en train

d'écrire le scénario de ma propre vie en étant délégué social, je vais pouvoir le plus aisément induire chez les personnes que j'aide le souci d'écrire elles-mêmes leur propre scénario. C'est en étant moi-même sujet de ma propre vie que je vais pouvoir aider le mieux les autres à être sujet de leur propre vie. Autrement dit, il y a là tout un problème, tout un défi d'autoformation et de maturation personnelle, et cela n'est pas facile du tout. Et j'en viens à ma deuxième partie. La deuxième partie, c'est le contexte dans lequel on vit ces relations d'aide et c'est un contexte très difficile. C'est un contexte très difficile parce que comme je vous l'ai annoncé, je le vois personnellement marqué par trois grandes maladies.

Des pathologies sociales

Pour moi, ces trois grandes maladies sociales sont la perversion de notre rapport à l'argent, la perversion de notre rapport au temps et la perversion de notre rapport à la pensée critique, à la réflexion critique. Évidemment, je dois aller vite parce que je pourrais faire une journée de cours sur chacun des sujets. Si ça vous intéresse, vous trouverez le développement de tout ça dans mon livre « La démocratie au risque de l'usure », usure au sens de taux usuraire, qui a été publié chez Libert, il y a deux à trois ans.

D'abord notre rapport à l'argent, initialement la monnaie. La monnaie servait au fond d'équivalent universel dans les échanges de biens et services. C'est difficile d'aller au marché avec sa chèvre, qui vaut quand même pas mal, si on doit juste acheter une paire de chaussettes, un kilo de chou et une livre d'oignon. C'est malaisé de faire du troc dans ces conditions, donc on invente la monnaie pour servir d'intermédiaire. Je vends ma chèvre, je reçois de la monnaie et avec la monnaie je vais acheter ce dont j'ai besoin. Et si j'ai trop de monnaie, je la garde pour le prochain marché et à la limite, je pourrais aller un jour au marché avec ma monnaie, sans avoir de chèvre à vendre. Très bien, le vieux philosophe grec Aristote, il y a 2500 ans presque, disait que tant que l'argent servirait d'équivalent universel dans l'échange de biens et services, les humains n'auraient pas grand-chose à redouter les uns des autres, mais que le jour où l'argent ferait des petits, c'est-à-dire ne serait plus simplement l'équivalent universel dans les échanges de biens et services et produirait de l'intérêt, il fallait redouter la guerre universelle et il était

pas mal clairvoyant le monsieur. Ce qui se passe c'est que nous sommes dans une société où finalement le but de la vie de beaucoup de gens est de faire de l'argent. Pour quoi faire? Pour faire de l'argent tiens. Oui mais pour quoi faire? Pour en faire. Oui mais qu'est-ce que tu vas faire? Vas-tu l'apporter en paradis ou en enfer? Bien non. Bien d'abord pourquoi tu fais ça? C'est qu'on est dans une société où il n'y a rien à faire avec un certain nombre d'individus et aussi des sociétés qui ont pour but de faire de l'argent. Je ne dis pas que c'est mauvais de faire de l'argent, si c'est pour faire son marché, c'est légitime. Mais faire de l'argent pour faire de l'argent, on ne sait plus pourquoi on vit. Et c'est ce que j'appellerais, Oh, excusez-moi c'est une coquetterie grecque, la *crématite*, parce que « créma » ça veut dire les richesses, et le suffixe « ite » en français, ça désigne une infection en médecine. Alors c'est une infection par l'accumulation de richesse, parce qu'on accumule des richesses et on ne sait plus pourquoi on vit et on devient l'esclave de l'accumulation de richesse.

Il me semble qu'on est souvent confronté dans les demandes d'aide à des gens qui souffrent de cela. Pas nécessairement qu'eux veulent accumuler des richesses, mais qu'ils souffrent des mécanismes pervers, économiques et autres de ceux qui sont pris dans ce schéma, et qu'évidemment pour y arriver ne peuvent pas faire autrement que d'exploiter un certain nombre de gens.

Puis il y a une deuxième grande maladie de notre société, c'est notre rapport au temps, le temps ça se dit *chronos* comme dans un chronomètre. Chronomètre ça veut dire, qui mesure le temps. Mais j'ai un jour été très surpris de constater les multiples définitions du temps. J'aime bien consulter mes vieux dictionnaires de temps en temps et je suis allé voir quels sont les mots que les vieux philosophes grecs avaient pour dire le temps. J'ai constaté qu'il y en avait quatre; en français on n'en connaît qu'un, alors c'est intéressant d'aller voir ce que sont les trois autres. D'abord, le premier, on le connaît c'est *chronos*, *chronos* ça veut dire le temps mesuré. C'est le temps des performances, c'est le temps des intérêts bancaires. Qu'est-ce que c'est qu'un taux d'intérêt? Vous ne pouvez calculer un taux d'intérêt que dans un facteur temps, un facteur temps mesuré. Même qu'au Moyen Âge, les théologiens se disputaient pour savoir si l'argent pouvait se travailler le dimanche. Ah oui, mais au bout de

l'année ça fait 1/7 d'intérêt en plus ou en moins, ça fait quasiment 15 %, ce n'est pas rien ça. Bon, alors *chronos*, c'est le temps qui est mesuré, le temps des performances, le temps des rendez-vous, le temps des intérêts.

Mais il y a un autre mot qui est *Kairos*, il n'y pas de mot français qui est construit là-dessus, c'est bizarre, en tout cas, je ne le connais pas. Il veut dire, le juste moment, le moment opportun. Je vais vous donner un exemple : Toutes celles et tous ceux d'entre vous qui ont des enfants ou qui en ont eus, savent très bien que quand les enfants sont petits, il y a une bonne heure pour les mettre au lit. Ce n'est pas tous les jours la même heure. Si vous les mettez plus tôt, ils ne sont pas assez fatigués, ils chahutent et si vous les mettez trop tard, ils sont trop fatigués, ils chahutent pareil. Il y a juste un moment, juste maintenant, c'est le beau moment pour mettre les enfants au lit, c'est ça que ça veut dire *kairos* en grec. C'est le bon moment pour dire ses quatre vérités à un ami. C'est le bon moment pour faire une déclaration d'amour. C'est le bon moment pour poser une question à un conférencier. Je crois que vous comprenez bien ce que ça veut dire. On a tendance à perdre ça, aujourd'hui c'est le bon moment pour mener la vache au taureau. Excusez, je reviens sur un terrain qui n'est pas le mien, mais aujourd'hui, on fait de l'insémination programmée, c'est *chronos* qui a pris le dessus sur *Kairos*, on programme tout, tout doit l'être. Autrefois le bon temps pour manger des fraises, il me semble que c'était au mois de juin. Mais aujourd'hui, c'est à Noël. On peut manger des fraises à tous les jours, hier je demande un petit déjeuner, une assiette de fruits frais, et il y avait un tiers de fraises. Et j'étais où donc, j'étais à Chambly, ce n'est pas si loin d'ici. On ne cultive pas de fraises à Chambly au mois de janvier. Bon mais, il faut qu'on ait des fraises tout le temps, bon vous avez compris c'est quoi *Kairos*.

Le troisième mot grec pour dire le temps c'est *diatribe*, ça on a un mot français, c'est diatribe, la diatribe parlementaire, les parlementeries autrement dit, et ça veut dire en grec, l'usure. L'usure par frottement, autrement dit le vieillissement. Ou si vous voulez être plus « politically correct », le mûrissement. Parce qu'on ne peut plus vieillir aujourd'hui, il faut mûrir. Mais c'est quand même aussi quelque chose qui est disparu ça : on doit tous être jeunes, beaux,

tous sveltes, actifs, na na na. On ne peut plus mûrir, on ne peut plus non plus mourir.

Et le dernier mot grec, tenez-vous bien, c'est *scole*. *Scole*, qu'on retrouve dans toutes les langues d'Europe et d'ici, d'Amérique du Nord, français, anglais et espagnol. Dans le mot école, et *scole* ça veut dire figurez-vous, le temps de ne rien faire, le temps de loisir. Mais ça veut dire surtout le temps de méditation en fait, le temps de se laisser interpeller par qui on est en réalité, c'est ça une méditation entre autres choses. Alors vous voyez, on est dans une société où *chronos*, le temps chronométré a bouffé *kairos*, *diatribe*, *scole*, la méditation, ça coûte cher, ça sert à rien. Il n'y a aucune performance qui sort de ça. Sauf que s'il n'y avait pas eu des gens qui avaient eu le courage de méditer, on ne serait pas ici ce matin. Chapeau au passage. Ce que je constate dans le mouvement syndical, c'est qu'il y a des gens qui commencent à avoir le courage de perdre leur temps dans des colloques qui ne servent à rien. À rien qu'à devenir plus humain, c'est l'essentiel bien entendu, mais ça ne se mesure pas avec le chronomètre. Et donc c'est en dehors des bilans économiques, c'est pour ça que je dis que ça sert à rien, ça sert à rien que si on ne voit qu'avec les lunettes de *chronos*. Ça sert à rien, mais au fait en dedans de nous on sait bien : c'est fondamental. Et puis aujourd'hui on voit des gens qui arrivent quand même encore à réfléchir et à méditer, à mûrir pour faire les choses au bon moment, pas n'importe quand. Ça c'est une sorte de reprise de l'humanisme sur l'impérialisme du chronomètre et c'est très important. Et tout ce que j'entends depuis ce matin se dessiner comme relation d'aide avec les délégués sociaux, c'est quelque chose de cet ordre-là et je trouve ça absolument magnifique et je le salue au passage.

La troisième grande maladie de notre société, c'est que c'est une maladie et vous allez le comprendre tout de suite, où on ne pense plus. On ne réfère plus à la pensée critique; on calcule seulement, on calcule avec des machines, mais on ne s'interroge plus philosophiquement sur pourquoi on fait ce calcul. Ici je pourrais vous raconter bien des histoires, mais je ne veux pas déborder de mon temps et je ne veux pas oublier ma conclusion. On veut tout normer par des calculs, il n'y a plus de place pour l'imprévu, il n'y a plus de place pour la jugeotte. Il y a sûrement de la place pour de la

normative, pour des normes et quand il y a un vide juridique, qu'est-ce qu'on fait? On crée de nouvelles normes, au lieu de faire confiance à la jugeotte des gens et de former la jugeotte des gens. Et ce que vous êtes en train de faire ici, c'est une étape dans la formation, dans le développement, dans le mûrissement de votre jugeotte, de votre capacité de réfléchir et de discerner et pas simplement dans votre habilité technique à appliquer des règles, des procédures et des normes, et ça c'est tout à fait fondamental. Si ce souci de la pensée critique peut renaître à partir du mouvement syndical, je trouve ça merveilleux.

En conclusion, nous devrions lire les relations d'aide sur fond de nos pathologies sociales dont je viens de parler. Souvent une personne qui a besoin d'aide, c'est une personne qui a besoin de respirer, qui a besoin de temps, qui a besoin d'un répit pour que son souffle puisse la rattraper comme disent certains africains. On court tellement vite qu'on coure plus vite que notre souffle, il reste derrière. Alors si on perd notre souffle, il faut lui laisser le temps de nous rattraper. Donc on prend le temps de mûrir, de réfléchir, de voir son problème autrement pour en sortir.

Et pour ça, je vous suggérais trois lignes, trois vigilances. D'abord de toujours privilégier dans les affaires que nous vivons, ce qu'on appellerait les valeurs d'usage sur les valeurs d'échange, c'est-à-dire ce que je peux faire avec quelque chose plutôt que le prix que ça a sur le marché. J'ai sur le stationnement une vieille Oldsmobile de 478 000 km, elle me rend les mêmes services que si elle était neuve. Sur le marché, elle vaut peut-être 500 \$, a une valeur d'échange quasi nulle. Mais, pour moi, elle vaut autant qu'une neuve tant qu'elle donne le service et peut-être même mieux parce que je n'ai pas peur de la « grafigner ». Privilégier les valeurs d'usage sur les valeurs d'échange, au fond c'est quelque chose de proche de la simplicité volontaire. C'est tout à fait nécessaire quand on est dans des relations d'aide pour entendre les gens.

Deuxième chose, c'est prendre le temps de perdre son temps, être capable de prendre le temps de perdre son temps. De dire : « oui j'ai des urgences, mais tant pis je suspends, il faut que je réfléchisse ». On dit que Winston Churchill quand il avait une grande décision à prendre, la première chose qu'il faisait c'était d'aller dormir 20

minutes. Non c'est sérieux, il allait dormir 20 minutes et quand il se réveillait, il avait la solution. Dans l'urgence des bombardements qui s'en viennent, il y a matière à réfléchir.

Et troisième vigilance, ce serait de toujours mener une réflexion critique par l'intervision, la supervision, l'autovision comme je disais. Bref au fond exercer la vigilance que vous exercez précisément dans des journées comme celle-ci.

Merci de votre attention.